

## Avant le début

Au début de 1868, 17 messieurs sérieux se réunissent pour créer une **Société Scientifique et Littéraire d'Alais**.

Dans les années 1850-60 deux groupes d'Alaisiens ont déjà fondé des ébauches de sociétés savantes, ce sont la *Société du Samedi* et la *Société des Six*. Mais elles n'ont guère laissé de traces.

Si l'on observe la profession des fondateurs de la nouvelle Société, on note la présence de : 5 avocats, 4 médecins, 3 industriels, 3 politiques, 3 professeurs, 1 homme de lettres, certains d'entre eux pouvant cumuler plusieurs titres.

Des statuts sont déposés le 28 février 1868, ils limitent à 30 le nombre de membres résidants, mais il pourra y avoir un nombre illimité de membres non résidants ou honoraires. Dès l'année suivante les membres résidants sont appelés membres titulaires et leur nombre porté à 40. Les séances ont lieu une fois par semaine.

L'objet de la Société est le suivant : « *Favoriser l'expansion des connaissances utiles par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Dans ce but, elle recevra et discutera — à l'exclusion des questions politiques et religieuses — toutes les communications qui lui seront faites, et publiera un Bulletin de ses travaux. En outre, elle formera des collections scientifiques, littéraires, industrielles, agricoles et artistiques intéressant principalement la localité, et créera une bibliothèque* ».

Dès les premières séances, la Société entend des communications sur l'archéologie du Gard, notamment sur la Grotte des Morts à Durfort, ouvrant sur la grande question de l'homme antédiluvien. Visiblement nos chercheurs alaisiens sont du côté de Darwin dans le féroce débat qui fait alors rage. D'autres communications portent sur l'astronomie ou l'agronomie, mais les études pratiques sont également présentes : la question de l'approvisionnement en eau de la ville d'Alais, qui en manque cruellement, est traitée de manière approfondie. Quelques communications portent sur des sujets littéraires ou artistiques mais elles sont peu nombreuses, la pensée de la Société est alors essentiellement scientifique.

En marge de ses travaux, la Société est rapidement invitée à participer à la vie publique locale : c'est ainsi qu'elle est chargée dès 1869 de constituer le jury d'un tournoi littéraire organisé par la mairie d'Anduze (écrire en vers un éloge du fabuliste Florian).

Les deux premières années de publication de la Société comportent une grande variété de communications : notamment une étude sur la tuberculose à Alès, par le Dr Auphan. La ville souffre de surmortalité, et un quart des décès est causé par la tuberculose. Pourtant, même si l'insalubrité de certains quartiers ouvriers, tels Rochebelle, est relevée, aucune mesure d'ordre économique ou social ne vient à l'idée de ce cénacle de notables.

Sur ce, intervient la guerre de 1870-1871.

Les Français sont défaits à plusieurs reprises en août 1870 sur le front de l'Est. Encerclé à Sedan, l'empereur capitule le 2 septembre. Le traité de paix, signé le 10 mai 1871 à Francfort, entérine définitivement la victoire allemande.

Comment la Société eût-elle pu rester à l'écart de tels évènements ? En effet elle ne le fit pas, bien au contraire elle leur consacra une partie de ses débats sur les plans politique, militaire, philanthropique et littéraire.

A l'automne 1870, M. Malinowski développe un vaste plan de défense pour la ville d'Alais. Plan resté inutile, car le Midi ne fut jamais menacé ni occupé par les troupes prussiennes.

Sur le plan militaire, c'est la question de l'artillerie qui occupe essentiellement les réflexions des membres de la Société. Dès le début de la guerre, M. Plantier, membre fondateur, dépose sur le bureau divers modèles d'obus employés en 1859 dans la guerre d'Italie.

M. de Lavit expose à la Société un moyen simple, expéditif et peu onéreux pour la transformation des anciennes pièces d'artillerie en canons à tir rapide.

En décembre, un débat porte sur la création des batteries d'artillerie de campagne qui doivent être fournies par les départements français non envahis. M. Ledoux suggère de s'adresser à l'usine de Bessèges qui est en mesure de fournir tout l'acier dont il y aurait besoin.

Au début 1871, deux interventions donnent le ton :

- M. Louis des Hours, Secrétaire-archiviste, déclare : « *Les événements douloureux qui, depuis six mois, affligent notre malheureuse patrie et jettent la tristesse et le deuil dans tous les cœurs, éloignent forcément les esprits des joies douces et paisibles que procure la culture des lettres et des sciences* ».

- Le Dr Auphan, président sortant, procède à l'installation des membres du nouveau Bureau et prononce les paroles suivantes : « *Messieurs, les hommes que vous venez de mettre à votre tête sauront mieux que moi faire porter ses fruits à notre utile et patriotique institution. J'ai dit patriotique, messieurs, parce qu'en effet c'est une œuvre patriotique que celle qui consiste à répandre autour de nous les lumières de la science, à vulgariser les connaissances littéraires et artistiques qui élèvent l'âme, lui font aimer le vrai, le beau et le bien ; en un mot à moraliser et à instruire* ».

Puis M. Ledoux a de nouveau la parole. Il rend compte d'un corps presque nouveau, la dynamite, substance explosible encore peu connue. Cette substance produit, dit-on, huit fois plus d'effet que la poudre. M. Ledoux annonce qu'il compte faire des expériences prochaines sur cette substance.

D'une façon moins explosive, lors du siège de Paris, il est donné lecture d'une lettre, par laquelle M. Malinowski fait part à la Société d'une ingénieuse application des aérostats pour la transmission des dépêches d'une ville assiégée. La description de cet appareil que l'inventeur désigne sous le nom de *ballon semeur de dépêches*, a vivement intéressé l'Assemblée.

L'effort des honorables sociétaires ne se borne pas à imaginer diverses solutions pour faciliter l'effort de guerre, il vise aussi à en atténuer les effets. M. Plantier propose à la Société de voter une allocation destinée à l'achat de vêtements d'hiver pour les gardes mobiles de la ville d'Alais. Le Président met aux voix cette proposition, et la Société vote une somme de cent francs. On convient, après discussion, que ce montant devra être employé à l'achat de flanelle qui sera affectée à la confection de ceintures.

Un autre jour, le Président Auphan propose à la Société d'établir dans la ville des fourneaux économiques destinés à venir en aide aux familles nécessiteuses.

Tout en applaudissant à la louable pensée qui s'est manifestée d'organiser une œuvre aussi méritoire, la Société décide, après discussion, qu'elle croirait se détourner de son but en se constituant en Société de bienfaisance. Elle émet toutefois le vœu qu'une Société privée s'organise dans la ville d'Alais pour venir en aide, pendant l'hiver, aux classes nécessiteuses, et tous les membres présents offrent leur concours le plus dévoué à une œuvre qui mérite, à tant de titres, d'être encouragée.

Quant à la littérature, elle n'est pas oubliée : M. Albert Arnavielle, membre éminent du félibrige alaisien, présente une pièce de poésie patriotique qui, sous le titre de *Zou ! (Allons !)* contient un appel au peuple du Midi, il en offre un exemplaire imprimé à la Société.

La paix revenue, les travaux ordinaires de la Société reprennent.

En 1879, après onze ans de travaux, la Société est reconnue comme établissement d'utilité publique. Ce n'est pas une mince affaire : le préfet a été consulté, le ministre a donné un avis favorable, le Conseil d'Etat a été entendu. Finalement le décret est signé le 15 décembre 1879 par le Président de la République Jules Grévy et le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts Jules Ferry. Désormais les statuts de la Société sont fixés et ne pourront être changés sans l'autorisation du Gouvernement.

Dix ans plus tard vient ce qui restera sans doute la grande affaire de cette Société : l'érection d'un monument à Jean-Baptiste Dumas.

En octobre 1889, c'est, sur trois jours, l'apothéose de la Société, tant elle a été présente pour la préparation des fêtes qui ont lieu. Les préparatifs de ces fêtes sont devenus une grande préoccupation, non seulement pour la Municipalité et pour les divers Comités, mais aussi pour toute la population qui s'y associe avec enthousiasme. La compagnie des chemins de fer PLM elle-même émet des billets spéciaux.

Voici le programme des fêtes :

**Samedi, 19 octobre**

En guise d'annonce : salves d'artillerie, retraite aux Flambeaux, grande Farandole provençale.

**Dimanche, 20 octobre**

Grande Fête cévenole donnée à la mémoire du marquis de La Fare-Alais, par les Sociétés Félibréenne, et Littéraire et Artistique d'Alais.

Encore des salves d'artillerie puis distribution de bons de bienfaisance aux malheureux. L'après-midi, inauguration du buste du marquis de La Fare, sur l'Avenue du Bosquet ;

Cantate de Borel, exécutée par les Sociétés chorales et musicales de la ville, sous la direction de l'auteur.

Jeux Floraux, dans la cour du Collège des filles. Puis grande Félibrejadò suivie d'un banquet.

Grande Représentation le soir au Théâtre ; Illuminations publiques. Danses et Farandoles sur la place de la Mairie et dans les principales rues de la ville.

**Lundi, 21 octobre**

A 9 heures. Réception à la gare des représentants du Gouvernement, de M. Pasteur, des délégations de l'Institut et autres Sociétés savantes

A 10 heures. Inauguration du Lycée Dumas, puis grande course de vélocipèdes.  
A 14 heures. Inauguration de la statue Dumas, sous la présidence de M. Pasteur.  
A 16 heures. Distribution des récompenses des Concours viticole et agricole.  
A 17 heures. Ascension en ballon, sur la place Saint-Sébastien, monté par un Aéronaute et des Amateurs.  
A 18 heures. Grand banquet, donné dans les jardins du Casino de l'Evêché, présidé par M. Pasteur.  
A 21 heures. Grand Feu d'artifice, tiré sur la promenade de la Prairie. Danses et divertissements sur les places de l'Hôtel-de-Ville et de la République.

Il a fallu évidemment beaucoup de travail et d'enthousiasme pour organiser tout cela. Et les nostalgiques du passé pourraient s'exclamer : « *Ah on savait s'amuser en ce temps-là* »...

L'essentiel, pour lequel la Société a joué le premier rôle, est le monument à JB Dumas. Peu après la mort de celui-ci, le 11 avril 1884, M. Escalle, président, déclare : « *Il nous appartient de prendre l'initiative d'une souscription pour lui ériger dans cette ville d'Alais, où il est né, un monument digne de sa mémoire* ». Il faut gagner de vitesse les parisiens qui s'imaginent en droit d'ériger un tel monument.

Deux comités sont créés, un Comité d'initiative à Alais, composé du bureau de la Société. Et un Comité de patronage à Paris, qui sera présidé par Pasteur.

Dès le mois de juillet, les dispositions sont prises pour la plus grande publicité. Les imprimés, circulaires, listes de souscription, etc., sont largement envoyés. Pour avoir une idée de l'activité déployée à ce sujet, scrupuleusement notée, il suffit de savoir que pour ces envois il a été employé 3 591 timbres de 5 centimes...

Deux premières questions se posent : la statue de Dumas sera-t-elle mise au concours ou bien sera-t-elle donnée à un artiste choisi par le Comité ? La statue sera-t-elle en bronze ou en marbre ? L'avis du Comité d'Alais est qu'il faut ouvrir un concours et que la statue devra être en bronze.

Reste la question de l'emplacement de ce monument. Le Comité a été unanimement d'avis que la place Saint-Sébastien (en contre-bas de la plate-forme de la Maréchale) est l'emplacement le plus convenable pour le monument dont il s'agit. Mais le Maire n'en veut pas car la place Saint-Sébastien est un champ de manœuvres militaires qui nécessiterait par son transfert une dépense considérable. La presse s'en mêle et divers Comités s'agitent. Finalement c'est bien sur la place Saint-Sébastien que sera érigé le monument.

L'emplacement étant décidé, le concours est ouvert à partir du 1er mai 1886. La statue aura 2 m 60 à 2 m 80 de hauteur. Elle sera en bronze. Pour le reste toute liberté est laissée aux concurrents pour représenter l'illustre savant. Ils devront présenter une esquisse modelée, comprenant la figure et son piédestal orné de bas-reliefs. Le jugement sera rendu par un jury composé du Comité de Paris, de cinq délégués du Comité d'Alais, auxquels seront adjoints cinq artistes élus par les concurrents, savoir : quatre sculpteurs et un architecte. Une somme de 40 000 francs est affectée à l'exécution de la statue et du piédestal.

Après les obsèques de M. Dumas, dès que la souscription est ouverte pour la statue, et sans attendre l'avis du Comité qui annoncera officiellement le concours, plusieurs artistes s'en

préoccupent. L'un d'entre eux, surtout, le sculpteur Gaudès, auteur de la restauration de la Porte Saint-Denis à Paris, a fait, dès 1884, plusieurs visites à la famille Dumas pour se renseigner sur les allures, le caractère, la vie privée du grand savant. Son intention est de représenter Dumas dans son cabinet, Dumas dans l'intimité, Dumas écrivain. Cette idée a reçu toutes les sympathies de la famille.

Vient le moment du choix. En principe les projets sont anonymes, les auteurs étant cachés sous des numéros. Mais c'est un secret de Polichinelle, tout le monde sait que le projet N°15 est celui de Gaudès et qu'il a la faveur de la famille Dumas.

La majeure partie des artistes ont représenté JB Dumas, debout, en redingote, professant ou s'occupant dans son laboratoire ; deux ou trois l'ont représenté en habit noir, en tenue officielle. Dans quatre ou cinq projets, il est assis, en costume d'académicien et en culottes courtes. Un seul a eu l'idée de représenter Dumas debout dans son laboratoire, en robe de professeur et tenant dans les mains deux flacons dans lesquels il étudie une réaction chimique.

Les projets de « Dumas assis » sont éliminés d'office. Quand vient le numéro 15, projet Gaudès, le jury l'accepte de suite ; mais on trouve que M. Gaudès n'a pas été heureux pour représenter Dumas en écrivain, un rouleau de papier et une plume à la main ; ce n'est pas le type qu'il faut à Dumas. Enfin, pour vouloir trop représenter Dumas dans l'intimité, on ne l'a pas assez fait lui-même, c'est-à-dire le Dumas des grands jours, le Dumas à la Sorbonne.

Le numéro 11, projet présenté par M. Pech, est accepté aussi, par acclamation. L'artiste a représenté Dumas professeur ; on lui reproche bien d'avoir donné au bras droit porté en avant, avec l'index ouvert, un peu trop le ton de commandement, mais les admirateurs du projet Pech, et ils sont nombreux, font remarquer que ce n'est là qu'un détail, que l'on pourrait aisément modifier en exécution.

On passe ensuite au scrutin, il faut trois tours pour trancher : c'est le numéro 11, présenté par Pech, qui finit par l'emporter à la surprise générale, du fait des votes des artistes du jury, alors que les Alaisiens ont voté pour Gaudès.

Lorsque la décision du jury est connue dans le public, il se produit dans la presse quelques petites observations, mais une seule est vraiment importante, puisqu'elle occupe la première place dans le plus grand journal de Paris, le Figaro, et qu'elle émane de son critique d'art, M. Emile Bergerat, qui signe « Caliban » : *« Je ne vous cacherai point que l'aventure arrivée à feu le chimiste Dumas m'a beaucoup refroidi sur le système des Concours. L'un des concurrents avait envoyé un chef-d'œuvre, et c'est dur, sur un chimiste ! Le chimiste prête peu à l'attribut, moins encore à la pose décorative et pas du tout aux bas-reliefs allégoriques. Toujours est-il que, par une chance qu'on ne s'explique pas, le concours avait fourni une pièce hors ligne au jury épouvanté. Il alla aux renseignements et sut que l'auteur anonyme du projet exceptionnel n'était pas un Prix de Rome. C'est excessivement grave. Composé par moitié, d'une part de bons bourgeois d'Alais — car le chimiste est du Gard, comme tous les chimistes, — et de l'autre, de professeurs à l'Ecole des Beaux-Arts, — comme tous les professeurs, — le jury eut peur. Il y avait de quoi ! Vous devinez ce qu'il en résulta. Le chimiste aura une statue médiocre au lieu d'en avoir une très belle ».*

La statue est coulée en bronze, en mars 1888, chez M. Thiébaud, de Paris, et exposée au Salon de la même année où une médaille lui est décernée.

L'entrepreneur s'est mis à l'oeuvre, mais il a tous les ennuis possibles. D'abord le mauvais temps et la différence de niveau de la place, mais surtout la réalisation presque impossible de la commande de pierres de taille. On a exigé que le fut du piédestal soit d'un seul bloc qui mesure plus de 3 mètres cubes, soit un poids de 8 tonnes environ. On a essayé à plusieurs reprises de l'extraire dans les carrières de Lens (d'où sont déjà venus les blocs des Arènes et de la Maison Carrée de Nîmes) ; un charriot spécial a été confectionné pour le transporter ; trois fois cet immense bloc s'est cassé ou s'est écorné, ce qui a retardé de plusieurs mois l'édification du monument.

La cérémonie de l'inauguration de la statue commence lundi 21 octobre à quatorze heures. Une foule qu'on peut évaluer à plus de vingt mille personnes se presse sur la place et entoure la tribune officielle sur laquelle se tiennent M. Pasteur, président ; à sa droite, M. Faye, ministre de l'Agriculture ; à sa gauche, le Maire d'Alais.

Un service spécial télégraphique a été organisé à la poste, grâce à la demande des organisateurs et à l'initiative du directeur, M. Delfieu. Un inspecteur et six télégraphistes supplémentaires sont installés pendant toute la durée des fêtes au bureau d'Alais, avec un fil direct pour Paris. Des dépêches de plus de 4 000 mots sont expédiées.

Une salve de vingt-et-un coups de canon a annoncé l'ouverture de la cérémonie, et le voile de la statue de M. Pech est tombé aux acclamations frénétiques de la foule et aux sons de toutes les musiques.

A dix-sept heures, la cérémonie de l'inauguration de la statue JB Dumas est terminée, et le cortège se rend à la Mairie où doit avoir lieu la distribution de récompenses aux lauréats des concours viticole et agricole, sous la présidence de M. le ministre de l'Agriculture.

Après cette remise, M. Espérandieu, maire d'Alais, lit une pétition signée par quinze conseillers municipaux proposant de donner immédiatement à la rue du Collège le nom de rue Pasteur.

Une table de 200 couverts est dressée dans la salle du Casino de l'Evêché. Le banquet est ordonné par le restaurateur Vacher. Le menu est ainsi composé :

HORS-D'OEUVRE

Petits vol-au-vent Montglas.

RELEVÉ

Saumon sauce mayonnaise. (Vin de Saint-Georges.)

ENTRÉE

Filet champignons ;

Chaud-froid de perdreaux ;

Pâtés de Strasbourg.

LÉGUMES

Cèpes bordelais ;

Salade russe. [Vin Chambolle-Musigny].

ROTI

Faisans de Bohême.

ENTREMETS

Bombes sultanes

DESSERT (Vin Moët-Chandon).

Au dessert, commence la série des toasts, une douzaine, aussi interminables les uns que les autres... Il fallait quand même une robuste santé, non seulement pour affronter coup sur coup deux semblables banquets, mais aussi et peut-être surtout les discours qui suivaient.

Et le rédacteur du compte-rendu de ces fêtes termine par l'acclamation

*Tabó ! Tabó !! Tabó !!!*

En 1895, soit six ans après les heures de gloire de la Société, une autre idée fait son chemin : pourquoi ne pas réitérer l'exploit, en érigeant un monument à Florian, autre gloire locale, mais littéraire, cette fois, alors que Dumas était un scientifique ? On remplirait ainsi pleinement l'objet de la Société, avec ses deux ambitions.

La Société décide qu'il y a lieu de prévoir l'exécution de ce monument sur une des places d'Alais. Elle se fait fort d'avoir les adhésions des maires d'Anduze, de Sauve et de Massanes. Adhésions qui ne tardent pas à arriver.

De nombreuses démarches sont entreprises à partir d'avril 1895. On crée deux Comités : un Comité d'organisation, siégeant à Alais, un Comité de patronage, siégeant à Paris. Le Ministre de l'Instruction publique se montre très favorable, et le sous-préfet d'Alais évoque un concours de l'Etat. Une circulaire est adressée aux présidents des Conseils généraux pour qu'ils fassent souscrire leur département respectif. En somme l'affaire est en très bonne voie.

Mais une première difficulté se profile : l'abbé de Broves, éminent membre de la Société, voudrait qu'un autre monument, un simple buste, soit dédié à l'abbé de Sauvages, et se prépare à mener une intense campagne publique en ce sens. On lui répond qu'il faut d'abord réunir en faveur de Florian la somme nécessaire à son monument avant qu'on puisse songer à recueillir des fonds pour l'abbé de Sauvages. Certains estiment qu'il serait peu pratique et dangereux de solidariser une gloire nationale avec une illustration purement locale, comme celle de M. de Sauvages. Finalement l'abbé de Broves veut bien remettre à plus tard de saisir le public du buste de Sauvages.

C'est alors qu'intervient le décès de Louis Pasteur, mort le 28 septembre 1895.

Bien entendu la Société télégraphie ses condoléances à la veuve et envoie une importante délégation aux funérailles de son membre honoraire, celui-là même qui a été si important pour l'hommage à Dumas en 1889. Elle suspend ses séances en signe de deuil.

Puis les choses se gâtent.

Le 11 octobre 1895, le Président Delfieu donne lecture d'un entrefilet du *Petit Méridional* faisant connaître que la Société d'agriculture d'Alais, de concert avec le Syndicat des filateurs des Cévennes, la Commission départementale du Gard et la Municipalité d'Alais, a pris l'initiative de la fondation d'un Comité ayant pour but d'élever sur une place de la ville une statue à Pasteur. Il constate avec regret que la Société d'Alais, dont M. Pasteur faisait partie depuis 1871, n'a pas été invitée à s'associer à cette œuvre.

M. Laurent de l'Arbousset, qui participe à la séance, fait connaître au nom du Syndicat des filateurs des Cévennes, que la Société d'agriculture d'Alais a été saisie d'un projet de monument, projet qui a été appuyé par la Commission départementale du Conseil général du Gard.

M. Laurent de l'Arbousset déclare qu'il n'y a pas eu oubli, et que si la Société veut s'associer à l'œuvre patronnée par la Société d'agriculture, elle n'a qu'à en faire la demande.

M. Francezon fait remarquer à M. Laurent de l'Arbousset, qu'il eût été convenable que le Comité provisoire d'initiative du monument Pasteur, encore à l'état nébuleux, fit appel au dévouement de la Société. M. Balme demande que l'oeuvre soit éminemment alaisienne et que l'on fasse appel à tous les dévouements, et en particulier à celui de la Société à qui l'on doit la statue de JB Dumas. Finalement la Société émet quand même le voeu qu'un monument soit élevé à Alais, à la mémoire de Pasteur, qui a rendu à la sériciculture et à la science d'éminents services. Et MM. Laurent de l'Arbousset et Francezon s'accordent pour déclarer que l'oeuvre de Pasteur ne contrariera pas celle de Florian.

Derrière les politesses de façade, l'inquiétude est réelle chez les tenants de Florian. On lit dans le bilan de cette affaire : *« Quoi qu'il en soit, la formation hâtive de ce Comité porta à l'œuvre de Florian un coup terrible, qui faillit en compromettre le succès et entraîner la ruine de la Société d'Alais, dont M. Pasteur faisait partie. Florian, moins connu de nos compatriotes que l'illustre savant, ne pouvait leur inspirer la même sympathie. Aussi jusqu'au 11 janvier ce fut au Comité Pasteur qu'allèrent tous les hommages ».*

M. Belon, l'hyper-actif responsable du Comité de Paris, s'alarme : *« Où en est l'affaire du Conseil municipal ? Je ne vous cacherai pas que je considère le projet Pasteur comme néfaste à tous les points de vue. En voulant courir tant de lièvres à la fois, les Alaisiens pourraient bien rester le bec dans l'eau. Tâchons de sauver du moins notre épingle du jeu ».*

Simultanément le sculpteur Gaudez, pressenti pour réaliser la statue de Florian, s'émeut : *« Une chose qui m'inquiète, c'est le vote de participation du Conseil municipal d'Alais. Croyez-vous que nous l'obtiendrons maintenant ? Pasteur ne détournera-t-il pas l'attention et les fonds destinés à Florian ? Vous devez être très perplexe : n'y aurait-il pas moyen de faire voter de suite pour Florian avant que l'affaire Pasteur soit plus avancée ? Votre Comité est plus ancien ; vous avez eu des promesses du maire ; puis l'Etat n'attend que cette décision pour donner son argent, et enfin vous avez déjà quelques résultats pécuniaires qui engagent l'affaire avant celle de Pasteur. Excusez-moi si je vous demande tant de choses, mais je travaille ferme sur Florian, et un peu d'espoir m'encouragerait encore davantage ».*

Le 5 décembre 1895, le Président Delfieu lui-même résume : *« Quelle que soit notre bonne volonté, nous ne pouvons plus escompter l'avenir sans nous exposer à de sérieux mécomptes. Pasteur est plus populaire que Florian à Alais ; on l'y a vu travailler à ses recherches sur la maladie des vers à soie, qui ont eu pour toute la contrée des conséquences si avantageuses que son nom est comme béni dans le dernier hameau. On l'y a revu et fêté tout récemment encore à l'inauguration de la statue Dumas, et le Comité qui s'est organisé pour ériger un monument en son honneur a simplement répondu au vœu de la population. C'est une grave entrave à notre action, et nous ferions preuve de bien peu de clairvoyance si nous n'en tenions pas compte dès maintenant, et si nous n'arrêtons pas tous les frais qui ne sont pas encore engagés jusqu'au jour où les difficultés de l'heure présente auront été aplanies ».*

Le 11 février 1896, lecture est donnée d'une lettre du comité Pasteur sollicitant une subvention de la Société en faveur de son oeuvre. Considérant que la question ne figure pas à l'ordre du jour et

qu'il serait bon d'attendre la rentrée des cotisations de l'année courante, non encore mises en recouvrement, la société renvoie la question à une séance ultérieure.

Lecture aussi d'une lettre de M. l'abbé de Broves sollicitant une subvention pour le monument Boissier de Sauvages. Considérant que l'oeuvre de Florian dont elle est responsable n'est pas encore réalisée, la Société décide, à l'unanimité, de renvoyer l'examen de cette demande à la séance qui suivra le règlement définitif de l'architecte Gaudet.

La question restera brûlante encore quelques mois. M. Delfieu écrit en juillet 1895 : « *La question de l'abbé de Sauvages m'a occasionné de sérieux ennuis* ». Mais tout finit par s'arranger, un comité spécial mené par l'abbé de Broves trouve les fonds nécessaires et l'accord de la municipalité pour lui concéder un espace.

Lors d'une séance ultérieure on procède à l'examen des comptes du comité Florian : sur un budget de 46 000 francs il ne manque au comité qu'une somme de 585 francs 10, qu'un des membres de la Société, M. Nègre-Gay, président du Tribunal de Commerce, met gracieusement à sa disposition. Grâce à cet acte de générosité, la question financière est complètement résolue.

Finalement il est décidé par l'ensemble des parties prenantes que l'on tenterait de réitérer l'exploit de 1889 : rassembler, mais sur un seul jour, les inaugurations des monuments à Pasteur, Florian et Sauvages. Ce sera le 26 septembre 1896. Ce qui n'est pas simple, chaque comité voulant tirer la couverture à soi pour l'organisation des fêtes à venir. M. Delfieu met toute son énergie à faire de la statue de Florian l'évènement principal de la journée, du fait de l'extension du projet architectural par une magnifique fontaine et par l'organisation d'un concours de poésie.

On tient d'innombrables réunions, on échange des centaines de courriers ou de télégrammes, on imprime des circulaires à des dizaines de milliers d'exemplaires, on fait à qui mieux mieux des collectes ou des tombolas partout, jusque dans les écoles primaires. Delfieu imagine une course de taureaux avec mise à mort, des billets de souscription à proposer en faisant du porte-à-porte dans chaque rue, des cartes déposées dans les bureaux de tabac... En réalité il s'agit d'organiser une fête telle que le monument à Pasteur soit quelque peu éclipsé aux yeux du public local. L'idéal serait d'avoir un ou plusieurs ministres. Mais ils sont réticents, car ils craignent des manifestations d'hostilité. Delfieu fait valoir que Florian ayant été colonel de dragons, la présence du ministre de la Guerre serait justifiée, et, ajoute-t-il : « *Pour celui-là au moins il n'y aurait rien à craindre de la foule, car tout le monde respecte l'armée ; de plus cela nous vaudrait des soldats et une musique militaire* ».

Finalement aucun ministre ne viendra, arguant de la visite à Paris du tzar au début d'octobre. Et même si tout est prétexte à chamailleries, des accords finissent par se conclure sur les points litigieux : ministères représentés, organisation du banquet, compléments nécessaires aux financements de chacune des trois œuvres (la course de taureaux a été déficitaire), ordre des discours devant chaque statue, etc...

L'ouverture des fêtes a été annoncée la veille au coucher du soleil par des salves d'artillerie tirées aux quatre coins de la ville ; un peu plus tard, une belle retraite aux flambeaux, à laquelle ont pris part les sociétés musicales, orphéoniques, de farandoleurs et de gymnastique, s'est déroulée dans les principales rues, au milieu d'une foule compacte.

Le matin du 26, au réveil, nouvelles salves d'artillerie. L'animation est grande en ville. Tous les édifices publics et bon nombre de maisons particulières sont pavoisées aux couleurs nationales. Une partie de la matinée est consacrée à la réception des invités et à la distribution de secours aux indigents.

Le monument à Pasteur est situé place de la Maréchale. Il est composé d'un socle en pierre grise sur lequel repose le piédestal en marbre, orné sur les côtés de bas-reliefs en bronze. La statue, en bronze, se dresse sur le piédestal ; à gauche une statue de femme représente la sériciculture implorant Pasteur. Le monument est entouré d'un square fermé. L'auteur du monument est M. Tony-Noël. (Ce groupe sera le seul de la ville à être épargné en 1942 lors de la réquisition des statues et bustes en bronze pendant l'Occupation).

Le monument à Florian se dresse sur la place de la République. Sur un piédestal en pierre blanche formant rochers, est représenté le groupe d'Estelle et de Némorin. Divers attributs rappellent les fables de Florian. Le monument forme fontaine et a à sa base un très beau bassin. Il ne mesure pas moins de 9 mètres de hauteur. Le statuaire est M. Gaudez.

Le monument à l'abbé de Sauvages est beaucoup plus simple. C'est un buste en bronze, sur piédestal, entouré d'une grille. Il figure au centre de la ville, dans un square portant son nom, rue Meunière. L'auteur en est Victorien Bastet.

A 13 h 30 le cortège se forme à la mairie et, précédé de la musique de l'Ecole d'artillerie de Nîmes, il se rend à la Maréchale, pour la cérémonie de l'inauguration de Pasteur. En tête, marchent les notables, mais on y voit aussi une délégation des fileuses. Sur tout le parcours la foule est énorme.

A 15 h 30, le cortège quitte la Maréchale et se rend à la place de la République où se dresse le monument Florian. Le premier discours est prononcé par MM. Delfieu, président de la Société et président du Comité Florian. Six autres discours suivent.

A dix-neuf heures, a lieu un banquet de 300 couverts.  
Le soir, bals et illuminations dans tous les quartiers.

Quant au Concours Littéraire et Artistique, plus de 300 concurrents ont soumis des œuvres, en vers ou en prose. Un concours félibréen de musique a aussi été organisé, il a suscité la création de 22 œuvres.

Le compte-rendu détaillé des manifestations consacrées à Florian a fait l'objet d'un numéro spécial de la revue de la Société, en 340 pages. Mais sur l'inauguration de la statue de Pasteur pas un mot...

Une fois passées ces agitations et controverses, la Société a quelque mal à retrouver son souffle.

Lors de la séance du 12 janvier 1897, il n'y a pas assez de membres présents pour renouveler les membres du Bureau. M. Gros dit, qu'à l'origine, la Société se réunissait tous les ans dans un banquet fraternel, où personne ne faisait défaut. Il a remarqué que les réunions qui précédaient ou suivaient ce banquet étaient plus nombreuses que les autres. Il en conclut que les banquets ont une influence heureuse et demande qu'on revienne à cette ancienne tradition.

La Société, partageant sa manière de voir, décide qu'un banquet aura lieu fin février.

On échange par ailleurs diverses combinaisons dans l'intérêt des séances et de la vitalité de la Société. On conclut qu'il faut surtout compter sur le bon vouloir personnel, on forme le vœu que chaque membre s'inscrive pour une communication écrite ou verbale, d'allure plutôt modeste, et suivant la spécialité et le tempérament de chacun.

Et dans le cadre de cette tentative de renouveau, l'austère bulletin des comptes-rendus se rebaptise en « *Revue Cévenole* ». Mais son contenu ne change guère, entre études scientifiques et littéraires. Et encore beaucoup de poèmes. Le tirage de la revue est de 400 exemplaires, tous destinés aux membres (40 titulaires, 57 honoraires, 64 résidents) et aux échanges avec d'autres sociétés savantes.

En 1905, le Secrétaire Général de la Société fait le point :

*« Au cours de plus d'une séance, il nous est arrivé d'entendre formuler une critique, disons simplement une opinion, au sujet de la Société. Certains d'entre nous ont trouvé qu'elle ne manifestait pas assez son existence. Et, de fait, l'on n'entend guère parler, au dehors, de la Société d'Alais. Vraiment, Messieurs, y a-t-il lieu de s'en plaindre ? Non, certes, et le tapage n'est point nécessaire autour de nos modestes travaux. L'on étudie bien mieux dans le calme physique et intellectuel.*

*L'on nous a cependant dit que nous devrions un peu plus nous occuper de nos concitoyens ; l'idée, entre autres, a été émise que la Société pourrait organiser, par exemple, des concours littéraires, récompenser les actes de dévouement ou de vertu, accorder des prix aux auteurs des travaux les plus utiles à la région cévenole... que sais-je encore ! Tout cela serait évidemment très beau... Encore faudrait-il l'avis favorable de notre trésorier. Or, actuellement, celui-ci se bornerait peut-être à souhaiter, pour la réalisation de ces beaux projets, la providentielle intervention d'un Mécène généreux...*

*L'on nous a dit aussi que la Société devrait bien reprendre la tradition, interrompue à présent, des séances publiques. De temps à autre, en effet, la Société n'a pas craint de communiquer à nos concitoyens des travaux et des mémoires qui toujours ont été très appréciés. Il me semble que nous devrions bien continuer cette excellente tradition».*

Les numéros de la revue se suivent jusqu'en juillet 1914. Alors, contrairement à ce qui s'était passé en 1870, la guerre fait taire la Société, il faudra attendre 1919 pour de nouvelles séances et publications.

Le numéro de 1919 rend hommage à deux membres de la Société, morts au combat, Maurice Beau et le félibre Roger Brunel. Et c'est d'ailleurs par la voix de ce dernier que s'exprime un vibrant plaidoyer posthume pour que la ville se nomme dorénavant Alès, comme aujourd'hui, et non plus Alais, toponyme qui proviendrait de l'erreur d'un copiste des temps anciens.

En 1926, la Société reprend et soutient la demande de Roger Brunel et aboutit enfin auprès du conseil municipal et des instances supérieures à faire passer dans les faits le changement de nom de la ville. Pour justifier sa démarche, elle s'appuie sur trois points. Le premier, c'est que la ville n'allait pas être l'éternelle victime d'une erreur d'orthographe d'un scribe tête en l'air. Deuxièmement, phonétiquement, le "s" à la fin s'est toujours prononcé. Or, avec l'orthographe Alais, certains ne disaient plus le "s", comme pour Calais. Enfin, l'étymologie du mot serait d'origine celtique : "al" signifiant hauteur et "ès" la région, le territoire.

L'affaire est alors rondement menée, d'un échelon administratif à l'autre tous les obstacles sont levés et le nouveau nom est acté.

Ensuite, la Société reprend faiblement vie : un numéro en 1934, puis un autre en 1935, essentiellement consacré à des discours pour des obsèques. Puis, de nouveau, le silence.

En 1944, ses cadres se sont pourtant élargis : environ 200 membres divisés en sections : histoire, musique, sciences naturelles. Mais ce n'est qu'une velléité, en 1955 un nouveau numéro très mince, mal imprimé. C'est le dernier.

En 1982, quelques jeunes passionnés de culture scientifique décident de sortir la Société de son coma. Marc Geddo est de ceux-là. Mais cette tentative fait long feu, Marc Geddo s'en est expliqué : *« Le rôle qu'avait joué la Société pour la diffusion des connaissances scientifiques et littéraires et pour le prestige d'Alès était considérable. Rien n'avait pris le relais en ces domaines. Nous voulions créer une structure de rencontres. Des jeunes enthousiastes et dynamiques formaient le noyau de base. Nous avons fait appel aux anciens de la Société qui ont répondu présents pour la plupart. Mais peu à peu toutes les personnes qui avaient contribué à la reconstitution de la Société nous ont fait faux bond, quelques mois seulement après l'assemblée générale nous n'étions plus que trois ou quatre à faire tout le travail. C'était impossible.*

*Sans doute avons-nous heurté beaucoup de sensibilités, bousculé des monopoles établis qui voyaient des jeunes se mêler d'investir des domaines considérés comme chasse gardée. Et puis nous avons vu trop grand. Le monde a changé. La Société ne pouvait fonctionner comme avant, les pôles d'intérêt sont différents.*

*Au mois de mars 1985, après 117 ans d'existence souvent glorieuse, parfois difficile, la Société Scientifique et Littéraire d'Alès sera dissoute officiellement. Dommage ».*

Mais nous ne pouvons en rester sur cette note d'amertume, la Société a vu passer trop de personnages intéressants pour les ignorer, j'en ai choisi trois pour un bref portrait.

**Pierre-Alfred PLANTIER** est né à Alais en 1822. Son père le destine à la magistrature et lui fait suivre les cours de droit jusqu'au doctorat, dont il passe brillamment les examens.

Après son mariage, il fait ses études de médecine et est reçu docteur de la Faculté de Montpellier en 1854. Esprit très ouvert, il s'intéresse à tout. Il aide de ses conseils tous ceux qui s'adressent à lui. Quand il décède en 1891, son éloge funèbre par le président en exercice insiste sur deux points : sa curiosité, sa bienveillance.

Pour ce qui concerne son éclectisme, la liste de ses dons à sa chère Société, dont il est le président fondateur en 1868, en témoignent : Vingt-et-un volumes anciens dont un volume imprimé en 1492. Deux vases antiques découverts dans un puits du quartier de l'Ermitage, une branche de corail dont il ignore l'origine. Une carte détaillée de la rade de Port-Mahon (île de Minorque), datée de 1757. Divers modèles d'obus employés en 1859 dans la guerre d'Italie, un spécimen de képi de campagne, exécuté sous sa direction...

Cet inventaire à la Prévert pourrait continuer longtemps...

Possédant quelques terres, voire même qualifié de gros propriétaire, il se plaît à se dire agriculteur. Il soutient la culture de l'Eucalyptus, et celle du tabac dans le Gard pour remplacer la production des provinces perdues.

Mais surtout il s'inquiète des progrès du Phylloxéra qui ravage les vignes de sa région. Il procède à de nombreuses hybridations et fait des greffes tendant à créer la souche dont il rêve. Quand il croit la tenir, il la baptise « *Mon raisin* », mais la réussite n'est pas là, sa belle souche est aussi fragile que les autres, seule l'importation de ceps américains permettra de juguler le fléau.

Fervent protestant, il fait construire en 1857, à ses frais, un temple sur sa propriété. Cette appartenance confessionnelle lui vaut d'abominables attaques. En 1888, le journal « *A nous* », qui se déclare radical catholique, publie un violent article sous le titre « *L'invasion protestante* », rédigé à Alais. Extrait de ce libelle évidemment anonyme : « *Il faut souligner avec vigueur l'envahissement continu et lent de la secte huguenote. Le mot d'ordre de ces gens-là est de se glisser partout, de ne dédaigner aucun comité, aucune société, aucun cercle et au besoin d'en provoquer la création. Le triomphe de l'esprit catholique sur l'esprit huguenot serait de détruire complètement et sans rémission cette orgueilleuse et insolente bourgeoisie retranchée derrière ses coffres-forts qu'elle emplit sans cesse* ». Il y en a comme cela deux grandes pages de journal... Plantier y est nommément dénoncé.

Pour en revenir à la Société, il faut bien reconnaître que les contributions de son premier président fondateur ne brillent pas d'un grand éclat. Trois bluettes en 20 ans, dont le titre est suffisant : *Lettre à une Dame, Feu mon cœur, A propos d'un vieil album*. Il n'en reste pas moins que c'est grâce à son énergie créatrice et à sa bienveillance que cette belle Société a dû son élan initial. Il est décédé à Malataverne, dans la Drôme, le 20 août 1891. L'année précédente il avait été réélu président, pour la quatrième fois, avec 22 ans d'écart entre ses deux présidences extrêmes.

**Henri Marius Auguste SERRE**, médecin, homme politique, est né le 28 octobre 1802 à Uzès. Lorsque la Société est créée en 1868, il n'a plus que trois ans à vivre. Mais il en est élu tout de suite membre honoraire, tant son parcours médical et politique en a fait un des notables alaisiens les plus en vue. Il a obtenu son doctorat en 1822, à l'âge de 20 ans. Il exerce la médecine à Alais. Il est conseiller général du canton de Vézénobres pendant douze ans (1852-1865) et maire d'Alais de 1838 à 1843. Pendant son mandat, le pont du marché est reconstruit, le quai neuf réalisé et l'école des maître-mineurs créée. En tant que maire il a en 1839 une action bénéfique quant aux filatures des cocons de la ville, dans l'intérêt de l'hygiène et de de la salubrité publique.

La liste de ses travaux est longue, ainsi que celle de ses appartenances à de multiples académies ou sociétés savantes.

Ayant fait un riche mariage, il est à l'abri des soucis financiers.

Dans son éloge funèbre, le docteur Auphan décrit ainsi sa vie de médecin chirurgien :

« - *il faisait marcher de front la pratique et l'étude, et tous les moments de liberté que lui laissait sa clientèle, il les passait à l'hôpital dont il était le chirurgien, s'y livrait à des dissections fréquentes, faisait des expériences sur les animaux vivants, pour leur arracher les secrets de la vie.*

- *un coup d'œil rapide, presque inattentif, jeté sur le mal et sur le malade, lui permettait d'établir son diagnostic, de fixer d'avance les détails de l'opération à exécuter. Lorsqu'il se trouvait arrêté dans le cours d'une opération par quelque difficulté imprévue, il savait trouver des ressources inattendues, et se créer un auxiliaire avec le premier objet qui lui tombait sous la main* ».

Pourtant, si l'on regarde de près ses nombreuses incursions dans de multiples domaines médicaux, le bilan est plutôt mitigé. Nombre de ses innovations, proclamées à grands renforts de communications savantes, ont été rapidement condamnées par ses confrères de l'Académie de Médecine comme trop risquées. Il utilisait beaucoup d'ingrédients naturels comme le lait et l'oignon cru, dans ce que nous qualifierions aujourd'hui de remèdes de bonne femme, mais il était pratiquement le seul à y voir des résultats spectaculaires.

Il eut aussi l'esprit d'entreprise, que lui permettait sans doute sa fortune. En 1845, il est le chef de file d'une société demandant la concession des mines de zinc et de plomb argentifère centrée à Saint-Félix de Pallières et s'étendant sur 90 hectares. Le projet est vaste, il s'agit non seulement de procéder à l'extraction des minerais, mais aussi de bâtir les usines nécessaires à leur exploitation. Ce sera un succès : la mine de Pallières a été exploitée entre 1848 et 1971, elle a été à l'origine de plus des trois quarts de la production du secteur.

Le lieu a été abandonné, et est aujourd'hui accusé de pollution en métaux lourds importante.

Ainsi alla la vie de ce personnage contrasté, si important à son époque, et si représentatif d'une bourgeoisie locale audacieuse.

Il est mort à Alais en 1870. Une rue de la ville porte son nom depuis 1889.

Et enfin **Emile DELFIEU**, le seul des trois à partir de rien, à ne pas faire partie du club des évidences. Né en 1852 à Mialet, il fait partie des combattants de la guerre de 1870. Puis il entre dans l'administration des postes et des télégraphes, dont il gravit lentement les échelons. En 1877, il est promu comme employé de la 5<sup>ème</sup> classe à la 4<sup>ème</sup>, il finira comme Receveur principal des Postes et télégraphes. Il commence sa carrière à Nîmes, et son imagination fertile le pousse à faire beaucoup de recherches. Il est alors chargé des cours télégraphiques à Nîmes.

En 1884, il étudie avec M. Bellon, artilleur, la possibilité de faire passer des messages télégraphiques par le sol, sans fil, devenant ainsi un précurseur de la TSF. En 1886, il publie avec le même militaire un mémoire sur l'Influence des lignes télégraphiques sur les lignes téléphoniques. Et la même année il met au point un avertisseur du grisou. En 1888, il publie un Mémoire sur la Téléphonie sans pile, perfectionnements apportés à l'appareil Morse.

En 1890, il est reçu à la Société en tant que membre résidant.

En 1895, il est élu président de la Société, c'est à ce titre qu'il gère l'érection du monument à Florian, ce qui lui a donné bien du souci comme on l'a vu. On lui permet d'ailleurs, exceptionnellement, de rester président deux ans de suite, tant son rôle est primordial dans cette affaire.

Chemin faisant, il invente encore un Pneumatoscope, un système de communications électriques ayant pour but d'augmenter la sécurité en chemin de fer, un ingénieux système de remise en gare des sacs des dépêches par les trains express. En résumé il s'agit d'un simple tube en acier qu'on peut déplier à l'arrière du wagon postal pour y faire glisser les sacs sans arrêter le train...

En 1912, il est mis à la retraite, il s'installe à Alès, passe une licence en droit et s'inscrit au barreau pour plaider en tant qu'avocat. En 1918, il publie une thèse pour le doctorat ès sciences politiques et économiques sur « *Le monopole télégraphique et téléphonique* ».

En 1919, sortant de sa technicité habituelle, il publie dans le bulletin de la Société un long article sur la « *Décroissance de la Natalité française. Les Périls graves qu'elle constitue pour notre Patrie. Les moyens proposés pour y remédier* ».

Au sortir de la terrible guerre, gagnée de justesse, Emile Delfieu s'inquiète et propose des mesures économiques fortes : de solides secours pour les familles nombreuses et des taxes sur les célibataires. Et il conclut : « *On connaît les appétits féroces de l'Allemagne et les moyens qu'elle*

*emploie pour arriver à ses fins ; ses sentiments de vengeance et l'immensité de son orgueil ; sa patiente persévérance et son génie d'administration. Dès lors point n'est besoin d'insister pour faire comprendre combien est grand le danger qui nous menace de ce côté-là, et combien nous serions coupables de ne pas prendre, dès à présent, toutes les mesures possibles pour épargner à notre chère Patrie les horreurs d'un nouvel envahissement, qui pourrait bien, cette fois, ne pas être temporaire et partiel ».*

Visionnaire, ce cher Emile Delfieu ?

Il décède en 1934. Une allocution est prononcée à ses obsèques par M Gabriel Haon, Président de la Société. Deux petites pages... Le héros de Florian est bien oublié.

Au total, sur ses 117 ans, la Société aura compté 212 membres, 42 d'entre eux ayant été chargés de la présidence, parfois plusieurs fois comme Alfred Plantier ou Emile Delfieu.

Voilà donc, résumée à grands traits, l'histoire de la grandeur et décadence d'une prestigieuse société savante, la Société Scientifique et Littéraire d'Alès.